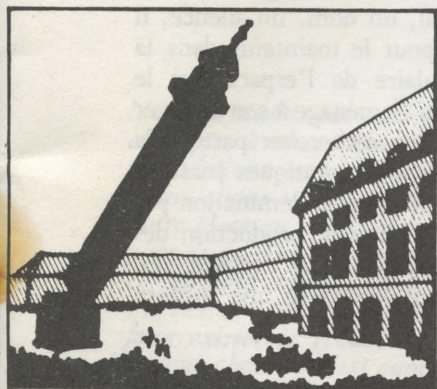




POURQUOI AU PRINTEMPS ...

Pourquoi, au printemps de 1975, nous sommes-nous groupés pour faire Place ? A divers titres, nous sommes tous directement impliqués dans la production de l'espace, le plus souvent comme professionnels. C'est-à-dire, en ce cas, que nous participons à la réalisation des éléments matériels ou idéologiques indispensables au fonctionnement de la société capitaliste où nous vivons, dans le domaine de son espace.

Ceci est un premier constat qui nous rassemble : l'espace est partie intégrante des rapports sociaux de production, en l'occurrence capitalistes, et la production des espaces est un moment essentiel du développement de ces rapports. Parce qu'il ne nous apparaît pas suffisant de justifier ou de déplorer cette situation, parce qu'elle signifie que le problème de l'espace est étroitement lié à celui de l'exploitation des hommes et des femmes, à celui du pouvoir dans sa totalité, il nous est indispensable de nous lier à tous ceux qui ont des activités semblables aux nôtres et désirent les questionner avec nous, mais surtout à tous ceux qui ont commencé de lutter pour le contrôle de leur espace, pour en transformer les conditions de production, pour en libérer l'usage, pour que là aussi, dans la formation des espaces, soient clairement posées la question d'exploitation, la question du pouvoir. Alors, il n'est pas difficile de citer des noms. Pour aujourd'hui ils sont Marckolsheim, Larzac, vignerons du Midi et mineurs du Nord ou de Lorraine, pêcheurs de l'Atlantique, quartiers François Miron ou de la Roquette à Paris, de la porte d'Aix à Marseille, tous les délogés, déplacés, exilés de toutes les villes et les campagnes qui refusent de se laisser balloter au gré des besoins du capital, tous ceux qui ne se satisfont pas de voir leur vie cassée pour que soit rentabilisée la terre qu'ils habitent, tous ceux qui isolément ou collectivement entendent opposer à l'oppression quotidienne la force de leur présence. Ce sont d'abord tous ceux là qui indiquent les éléments pour une analyse des conditions de la production de l'espace et du rôle qui lui est dévolu dans la politique de domination par la bourgeoisie, et particulièrement par son Etat.

Ces luttes et cet usage nous permettent la construction de notre position. Petit à petit, ces dernières années, à travers les échecs et les actions plus durables menées ici et là, un degré d'élaboration a été atteint, reconnu assez solide, sinon pour constituer un acquis, du moins pour commencer de poser les fondements d'un rassemblement plus large et moins incertain. Nous en avons tenté l'ébauche. Sans être vraiment satisfaisante, elle nous a permis de rédiger le premier numéro de Place. Ce n'est en rien un dogme que nous pourrions défendre parce qu'il nous appartiendrait et nous assurerait. Mais il y a là le signe que face à la crise de l'espace du capital et aux tentatives qu'il développe pour la surmonter ou la camoufler, autre chose est possible que l'archarnement à produire plus de n'importe quoi ou le refuge dans l'admiration éperdue du néant. Autre chose est possible à partir de ces luttes, en s'appuyant sur elle et en les appuyant, en y participant à notre place, sans chercher à les diriger ou à nous y substituer, mais en les menant aussi dans notre milieu : celui des travailleurs intellectuels de la production de l'espace. Autre chose est possible à partir de cet

usage populaire de l'espace, en apprenant quels rapports entre les hommes et les femmes le constituent, comment il s'oppose à la réduction en marchandise que le capital veut partout imposer, comment il établit une relation à la nature qui ne soit pas destructrice parce qu'elle n'est pas le moyen de la domination des autres : non pour en mimer les formes abstraites, mais pour en développer l'enracinement. C'est dire que, bien plus que nous-mêmes, ce sont ceux qui luttent pour le contrôle de l'espace et de sa production, c'est le peuple s'appropriant l'espace par son usage qui doivent être les sources et le moteur de Place.

Au-delà de ceux qui luttent ouvertement, la pratique, professionnelle ou militante, nous a fait connaître tous les autres qui subissent la même violence de chaque jour, de chaque endroit qui est l'espace du capitalisme : logements pour stocker et surveiller, transports épuisants, villes servant de réserves de main-d'œuvre pour les grandes entreprises, etc. Ils ont un nom aussi : le peuple. Et nous savons comment de petite en grande résistance, d'initiative en inertie, de récupération en détournement, ou simplement par une habitude, un signal, un nom, un silence, il sait entamer l'énorme appareil que construit le pouvoir pour le maintenir dans la sujétion et prolonger son exploitation. Cet usage populaire de l'espace qui le transforme, le redresse, à l'insu parfois de la bourgeoisie qui l'aménage à son service, nous voulons le faire connaître, reconnaître, et pour cela en rechercher partout la marque : dans l'histoire, bien sûr ; dans les restes actuels des pratiques passées, aussi ; mais surtout partout où se trouvent concrètement affrontés la domination par l'espace et l'espace des dominés. C'est là que d'autres modalités de production des espaces sont actives, qui disent ce qu'est la production bourgeoise de l'espace, qui interrogent les techniciens dans leur rôle et leur statut, qui autorisent une rupture avec la pratique professionnelle traditionnelle.

Pour commencer de conduire ce projet, nous voulons dès maintenant, et pour préparer les prochains numéros, élargir le collectif de rédaction. Entièrement parisien (ou composé d'exilés à Paris) pour l'instant, il faut qu'il vive de toutes les régions, de toutes les villes, de toutes les nations, et pas seulement à l'intérieur de l'hexagone. Quelques-unes des professions du cadre bâti y sont largement majoritaires : il faut que toutes y prennent place, et pas seulement celles qui travaillent du crayon ou de la plume. C'est ainsi que nous pensons pouvoir dépasser l'étroitesse de notre position et faire de Place un outil pour tous ceux qui sont directement ou indirectement affrontés à l'espace du capital et se battent contre sa domination. Dans ce sens, nous pensons y publier pour l'instant des comptes rendus de luttes populaires en France et à l'étranger, mais aussi de celles qui sont menées dans le cadre professionnel ; ces comptes rendus d'expériences progressistes populaires et professionnelles ; des analyses de la situation de la production de l'espace ou de son usage ; des réflexions théoriques sur toutes les questions touchant à notre domaine d'intervention ; des critiques des idées et des pratiques de la bourgeoisie. La liste n'est pas limitative. Parce que nous voulons cet outil aisément accessible, nous aimerions pouvoir constituer pour chaque numéro un dossier sur un thème précis qui puisse servir à un débat ou une réflexion pour un groupe politique, syndical, un comité d'action, etc. Des équipes pourraient se constituer immédiatement pour l'élaboration de quelques dossiers à publier bientôt. En outre, certains d'entre eux pourraient être consacrés à une région, une ville, etc. et préparés par un groupe qui y vit.

Pour préciser notre position quant à la pratique bourgeoise, en particulier en matière d'art ou de recherche, et signifier clairement notre refus de l'élitisme et de la hiérarchie, nous avons choisi de maintenir l'anonymat aussi bien du collectif de rédaction que des auteurs des articles (à l'exception, bien sûr, des groupes formés pour l'action politique et agissant au sein d'une lutte en tant que tels). Cela ne signifie pas que nous soyons désireux d'une unification assez forcenée pour que s'efface celui qui parle : chaque article a un auteur qui n'est pas réductible à tous les autres, et peut être en désaccord avec eux, à qui il sera toujours possible de s'adresser ou de répondre. C'est dans la confrontation et le débat, sur la base de la liaison et de la participation aux luttes populaires, que nous voulons entreprendre notre unification, avec tous ceux qui désirent concourir à réaliser cette revue.